

autre homme ; mais n'empoisonnez pas nos relations, ne me forcez pas à les rompre entièrement par un désir de prosélytisme qui me blesse. Je vous ai fait hier, dans un moment solennel, une promesse que je tiendrai ; je vous en demande une à mon tour. Engagez-vous à ne plus agiter avec moi aucune des graves questions qui nous ont occupés dans la soirée ; c'est à ce prix que je peux conserver l'espoir de ne pas me trouver seul sur ce navire."

Le jeune prêtre entrevit combien son nouvel ami se laissait dominer par un funeste orgueil ; il comprit combien cette âme était malade et de combien de ménagemens il fallait user pour qu'elle consentit à ce qu'on pût lui offrir quelques remèdes. Une parole, dans ce moment d'irritation, pouvait produire un effet décisif ; il prit le bras du méchant, et se promena pendant quelque tems avec lui sans lui répondre ; mais son cœur parlait et pria, et il conjurait le Seigneur de ne point l'abandonner dans cette situation difficile.

"Qu'est-il besoin, monsieur, d'une promesse solennelle, dit-il enfin ? Vous avez la bonté de me parler avec affection ; et moi, si je n'écoutais que le sentiment qui remplit mon âme, j'oserais vous appeler du nom d'ami." Continuez à me parler avec cette effusion et cette franchise qui seules donnent du charme aux communications intimes ; j'y répondrai par une égale confiance ; et, s'il arrivait qu'une parole indiscrette s'échappât de mes lèvres, je compte assez sur votre bienveillance pour m'en avertir. Jeune et novice dans la science de la vie, je ne vous dissimulerai pas que je n'ai point encore rencontré de malheurs qui excitassent en moi une plus vive sympathie que les vôtres. Par quels événemens, me suis-je déjà dit plusieurs fois, un jeune homme, dès le début dans la carrière, se trouve-t-il rebuté, affaibli, terrassé ?... Quelles catastrophes ont déjà marqué cette courte existence, qui a dû être si rayonnante d'avenir ? Quels orages ont sillonné ce front et Pont dépourvu de sa sérénité ?...

— Mon histoire ne sera pas longue ; elle est, je crois, celle de bien des jeunes hommes de notre époque. Je vais vous apprendre en peu de mots qui je suis. J'ai perdu ma mère étant encore enfant, et il ne me reste d'elle qu'un souvenir bien vague, qui cependant n'est pas pour moi sans charme. Mon père avait un emploi assez important dans une administration militaire ; il ne s'occupa en aucune manière de mon éducation, et me plaça dans un collège célèbre, où je m'appliquai avec ardeur à l'étude des sciences. Chacun de nos professeurs nous donnait ses leçons, sans songer à nous les faire comprendre ; personne n'était chargé de diriger notre cœur et notre intelligence. Une discipline sévère tenait lieu de sentiment et de devoir.

"Au milieu d'un grand nombre de maîtres et de professeurs, nous étions sans guides. Nous nous en servîmes à nous-mêmes. Quelques-uns de mes camarades s'étaient déjà formé un système par la lecture des ouvrages des écrivains du dernier siècle ; je m'associé à leurs idées et nous étions philosophes, bien avant que nous eussions commencé notre cours de philosophie.

"Dans ce cours, nous n'apprîmes rien, et les vains enseignemens d'un homme dont toutes les recherches n'aboutissaient qu'au doute, nous confirma dans la pensée que c'était à chacun de nous à se formuler une doctrine rationnelle, et à construire un système social en harmonie avec l'équité naturelle.

"La vie de collège n'était insupportable. La mort de mon père, que je ne voyais pas même une fois chaque année, me laissa une liberté entière et un peu de fortune. Je brûlais d'aller me fixer à Paris, le centre des arts, des sciences, de la gloire et de toutes les jouissances de la vie. J'y comptais trouver des hommes d'un génie supérieur, d'un caractère généreux, d'un noble désintéressement. Deux mois de séjour suffirent pour m'enlever toutes mes illusions ; au sein de cette société, si riante à la surface, j'ai trouvé des masses d'hommes injustes jusqu'à la stupidité.

"Lorsque je parus d'abord, je n'avais d'autres titres à la confiance que quelques avantages de fortune. Lancé dans une carrière qu'on devait croire toute nouvelle pour moi et où je devais tout ignorer, je fus accueilli avec une faveur que mon amour propre trouva flatteuse, mais que ma raison aurait dû trouver sans motif ; on me jeta en profusion des éloges, des offres de service, des protestations de dévouement. Je crus tous ces mensonges, et j'en fus bientôt dupe et victime. Irrité des mécomptes qui se succédaient chaque jour, je m'éloignai des affaires, non sans y laisser une partie de mon patrimoine. Je conservai des liaisons avec des jeunes gens qui témoignaient du goût pour les arts et les lettres ; mais tout cela n'était qu'un rideau pour voiler le côté hideux de leur conduite.

"Paris, ajouta le jeune homme, avec une impétueuse indignation, est un abîme, un gouffre, un cloaque. Son histoire est écrite sur les mille affiches bigarrées, collées contre ses murs. Exciter les passions, voilà la tâche d'une partie de ses habitans ; en promettre l'impunité, voilà la part de beaucoup d'autres ! Du reste, toute cette po-

pulation, qui se lève avant le jour et se couche à peine la nuit ou qui s'endort à la clarté du soleil pour veiller pendant les ténèbres ; toute cette vermine sociale qui se heurte, se presse, s'éclabousse ; ce luxe, ce fracas, ces chevaux, ces voitures dues, louées, volées, tout cela c'est l'or et le vice qui le poussent. Là, pas une pensée de grandeur, de noblesse, de vertu !

"Mes perfides amis m'entraînèrent dans cet affreux tourbillon, et, de tous les jours de ma vie, ce sont ceux que je tiendrai surtout à effacer, même au prix de mon sang !..."

Adolphe se tut et couvrit son visage de ses deux mains.

CHAPITRE V.

LE DOUTE.

Le jeune prêtre était vivement touché d'un récit aussi sincère et de la confiance que lui témoignait son nouvel ami.

"A quels malheurs, dit-il à demi-voix, s'expose l'homme qui n'a point la Foi pour guide et la religion pour frein ?" Puis, comme s'il n'avait point remarqué les dernières paroles d'Adolphe et sa profonde émotion :

"Vous n'avez encore vu à Paris, lui dit-il, qu'un côté du tableau. J'y ai aussi habité plusieurs années ; il est vrai que j'y ai vécu presque toujours dans la retraite ; mais, pendant le peu de tems que j'ai eu quelques rapports au dehors de ma solitude, je n'y ai trouvé que des hommes d'une vertu à toute épreuve et d'un dévouement au dessus de tout éloge. Il y a deux mondes à Paris ; l'enfer et le ciel y sont représentés. Si j'avais eu le bonheur de vous y rencontrer, j'aurais pu vous faire connaître une foule d'œuvres qui n'ont pu être inspirées que par la piété la plus pure et par une abnégation que la religion seule peut inspirer.

— Rien ne me réconciliera jamais avec Paris ; j'y ai trouvé trop d'hommes vils, accrochés aux écus comme des vautours à leur proie, trop d'intrigans éhontés, trop d'êtres ignobles, n'e vivant que de turpitudes et d'infamies.

"Au milieu de tant de bassesses, un cri que je crus généreux retentit tout à coup. J'étais trop honteux de moi-même, trop indigné contre mes prétendus amis, pour ne pas courir des premiers à Ménil-Montant. Je fis des sacrifices considérables d'argent ; de plus grands encore de volonté. Je crus enfin avoir trouvé l'héroïsme du dévouement social... De nouveaux mécomptes suivirent bientôt ma nouvelle erreur. Orgueil, égoïsme, dissension, friponnerie, voilà ce que couvraient de grandes phrases, de grands projets annoncés avec une emphase, dont il n'est plus resté que le ridicule. J'ai bien trouvé parmi nos saints simoniens quelques cœurs véritablement généreux, qui avaient une soif ardente de vérité ; mais depuis ils se sont faits catholiques... Ils sont libres ; je le veux être aussi. Qu'ils adoptent des croyances, je conserverai les miennes.

— Mais, monsieur, reprit doucement le missionnaire, ne m'avez-vous pas dit, il y a quelques jours, que vous n'aviez jamais eu de conviction ?

— Eh bien, monsieur ! le doute au moins me reste.

— C'est là en effet le seul asile des hommes qui n'ont pas le bonheur de marcher au flambeau de la Foi. On en rencontre beaucoup qui se figurent être incrédules, mais ils se trompent ; le véritable incrédule, celui qui est ferme dans l'incrédulité, n'existe pas. Tout ce que la raison humaine peut faire, quand elle lutte contre la vérité, c'est d'arriver jusqu'au doute ; et il ne lui est pas donné d'aller plus loin. Si, par exception, dans un moment d'exultation, quelque homme pense avoir passé cette limite fatale, Dieu sait bientôt l'y ramener, soit par la maladie, soit par quelque autre adversité. Toujours le dernier mot du rationalisme orgueilleux sera : *peut-être !*

— J'adopte le *peut-être* ; je m'y retranche, et l'on ne me verra plus errant de doctrine en doctrine, rejeter, adopter, rejeter encore, et passer ainsi le reste de mon existence dans une versabilité mille fois plus insupportable qu'un doute qu'on peut accommoder à tout.

— Y avez-vous mûrement réfléchi, mon cher monsieur ? Avez-vous pensé à tout ce que vous mettiez en péril en vous renfermant dans ce triste doute ? N'est-ce pas ravir à toute votre existence sa sève et sa fécondité ? Un homme qui doute, que peut-il concevoir et exécuter de grand et de durable ? Où sera son point d'appui ? Quel motif à son dévouement ? Quelle base à sa vertu ?... Voilà pour cette terre où nous n'avons à passer que quelques jours. Mais, après cette vie, ce *peut-être* ne sera-t-il pas le sujet de la condamnation de l'homme rebelle à la vérité ? S'il était en état de dire à Dieu : " J'ai fait ce que j'ai pu, en usant des lumières que vous m'avez données ; j'ai erré, il est vrai, mais j'ai été de bonne foi dans mon erreur." Dieu ne pourrait punir ; mais non, il doutait, et il n'a rien voulu faire de ce qu'il fallait pour s'arracher à ce doute. Ne sera-t-il pas justement condamné ?

— Pourquoi, monsieur, chercher à m'enlever le calme qui m'est de-